

Emile Zola, écrivain bilingue ?

Bilinguisme de circonstance en contexte d'exil

Olivier Lumbroso



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/512>

DOI : 10.4000/coma.512

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Olivier Lumbroso, « Emile Zola, écrivain bilingue ? », *Continents manuscripts* [En ligne], 4 | 2015, mis en ligne le 15 mars 2015, consulté le 16 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/coma/512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.512>

Ce document a été généré automatiquement le 16 avril 2021.



Continents manuscripts – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Emile Zola, écrivain bilingue ?

Bilinguisme de circonstance en contexte d'exil

Olivier Lumbroso

Mais, tout de même, quelle extraordinaire aventure, à mon âge, au bout d'une existence de pur écrivain, méthodique et casanier¹ !

- ¹ Si certains écrivains sont notablement connus pour être des écrivains bilingues voire plurilingues, tels que Beckett, Cioran ou Nabokov², d'autres en revanche sont répertoriés comme étant à jamais des écrivains de langue française, et uniquement française. Emile Zola en fait partie. Sur l'étendue de sa carrière, au cours des trois grands cycles romanesques qu'il a écrits, entre 1870 et 1902, au gré de ses productions de nouvelliste, de dramaturge, de romancier et d'essayiste, on trouvera seulement et uniquement des œuvres produites originellement en langue française. Celui qui, de son vivant, a été traduit dans de très nombreux pays du monde, n'a jamais tenté d'écrire dans une autre langue que sa langue maternelle – le français – et il n'a pas souhaité, non plus, introduire dans ses romans des termes importés d'autres langues. Ajoutons-le, Zola n'est pas un grand voyageur et ses œuvres le reflètent puisque, de toutes, seule *Rome*, le dernier volet des *Trois Villes*, échappe aux frontières de l'hexagone.
- ² La critique zolienne l'a souligné d'ailleurs à maintes reprises : sa poétique de l'espace est celle qui valorise la clôture, le territoire et le cadre, matérialisés par des topographies situées dans des villes et des villages, des régions ou des quartiers, des maisons, des enceintes et des parcelles cadastrées, en somme, l'illustration d'une sorte d'unité de lieu, héritée du classicisme, qui ne favorise pas le déplacement et la migration³. Le voyage, à l'horizon de certains récits, devient peu ou prou caricaturé ou rendu impossible : l'ailleurs exotique et romantique constitue un repoussoir du naturalisme zolien comme le sont aussi les échappées utopiques des personnages en dehors des déterminismes et des « mondes » sociaux circonscrits⁴. Élément significatif : on ne trouvera pas non plus de traces linguistiques du cosmopolitisme parisien dans ses romans situés dans la capitale, pourtant nombreux.
- ³ Il ne faudrait toutefois pas croire que cette sédentarité est le reflet de toute la littérature réaliste-naturaliste de la seconde moitié du 19^e siècle. D'autres écrivains

développent la thématique du voyage, débordent les frontières françaises (*Cosmopolis* de Bourget), ou déplacent l'action de leurs œuvres sur d'autres continents, notamment en Afrique du Nord (*Biribi, discipline militaire* de Darien), en Cochinchine et en Guyane (*L'Opium* de Bonnetain), ou sur le continent américain (*Outre-Mer, notes sur l'Amérique*, Bourget), dont Paul Adam célèbre le culte de l'énergie dans *Vues d'Amérique ou la Nouvelle Jouvence*, en 1906. Pourtant, en dépit du paradoxe que cela représente, Emile Zola peut venir nourrir une réflexion sur le plurilinguisme, illustrer son intérêt et participer à la réflexion sur son enseignement. Les lignes qui suivent souhaitent le démontrer en abordant la relation de Zola à la langue anglaise lors de son exil de onze mois, en 1898-1899, selon un développement qui ira de son usage fonctionnel à ses valeurs créatrices, au cœur de ses interactions avec la langue anglaise. Ainsi, l'étude dessinera une trajectoire qui aborde la relation à la langue étrangère en contexte d'exil et d'écriture littéraire, en allant de l'expérience pratique la plus extérieure et consciente à la relation la plus intime, affective et inconsciente⁵.

Le bilinguisme journalistique : une lecture binoculaire de l'affaire Dreyfus

- 4 Le 18 juillet 1898, l'intellectuel engagé dans l'affaire Dreyfus est condamné pour diffamation après son *J'Accuse*, publié le 13 janvier, dans *L'Aurore*⁶. A la nuit tombée, il quitte la France pour Londres dans l'urgence, s'installe à l'hôtel Grosvenor puis dans plusieurs résidences successives en banlieue londonienne. Séparé de ses intimes et de ses enfants, Denise et Jacques, il se retrouve en situation d'étranger du point de vue culturel, social et linguistique, loin de sa confortable demeure de Médan : « Les moindres choses se compliquent effroyablement, tu n'as pas idée des ennuis que j'ai dans ce pays dont j'ignore la langue⁷ », avoue-t-il à Jeanne Rozerot, sa compagne. Conséquence directe de cette situation : communiquer par les gestes, comme il le fait en présence de ses deux domestiques autochtones, toujours « muets », avec lesquels il n'échange que quelques signes. Pourtant, il décide de ne pas rester totalement ignorant de la langue de sa terre d'asile, dans la mesure où elle peut lui être utile pour lire les journaux qui rapportent les événements de France, relatifs notamment à l'affaire Dreyfus. De fait, plutôt que demander à son traducteur anglais Ernest Vizetelly⁸, qui par ailleurs lui fournit la presse française à l'occasion, de lui traduire les journaux locaux, il va pratiquer une lecture bilingue des épisodes et des rebondissements judiciaires, croisant ainsi les regards sur l'actualité.
- 5 Pour ce faire, Zola programme, dès son installation, un auto-apprentissage linguistique accéléré en utilisant le dictionnaire, le manuel de conversation et la grammaire scolaire que lui a prêtés son traducteur. Ainsi écrit-il à Jeanne Rozerot, « (...) je n'ai ici que mon travail comme distraction. Je continue aussi à lire la grammaire, et je traduis les journaux de plus en plus facilement⁹ ». Zola illustre par là-même sa qualité d'autodidacte, qu'on retrouve dans sa pratique de la photographie à la même époque, et son vœu d'accéder par lui-même aux sources de l'information en se passant d'intermédiaire. Comme il le résume à Jeanne, dans une lettre du 12 janvier 1899 : « On est seul dans la vie, et le mieux est de se tirer d'affaire soi-même¹⁰ ». Cela dit, le but de l'apprentissage de Zola n'est pas de maîtriser la langue et la culture anglaises. Il se considère en exil, il reste de passage dans ce pays, et préfère continuer, sur le mode du *Nulla dies sine linea*¹¹, à écrire quotidiennement entre trois et cinq pages de son roman

Fécondité, le premier volume des *Quatre Evangiles*, plutôt que de développer plus avant sa maîtrise de la langue étrangère. D'ailleurs, il décide d'en abandonner l'étude après quelques mois, ayant atteint le niveau requis lui permettant de comprendre les journaux dans les grandes lignes :

Je suis parvenu à les lire couramment, et cela me suffit : car dès que je serai rentré à Paris, j'aurai d'autres choses à faire qu'à lire l'anglais. Je ne remettrai sûrement jamais le nez dans ces journaux qui sont, ici, ma pâture de tous les matins. Alors, à quoi bon me casser la tête¹² ?

Il n'empêche que sur le plan des contenus, le point de vue de la presse anglaise sur l'Affaire outre-Manche est loin de constituer, pour Zola, un jugement pittoresque et étranger, superficiel voire erroné, en raison de la distance géographique. Au contraire même, puisque toute l'affaire affole la France, la distance, fût-elle déjà spatiale, représente un gain de réflexion et de raison : « Vus d'ici, les événements me stupéfient, comme des actes de pure démence¹³ ». Il sera donc attentif au décentrement transculturel sur les événements qu'apporte la presse anglaise, qui lui donne le pouls de la réception européenne de l'affaire, et qui pourrait aussi infléchir le sens de ses décisions concernant son retour :

Les journaux, ici, ont été très pessimistes pendant un moment. J'ai cru très sincèrement que j'allais être forcé de rentrer au milieu de graves ennuis, pour recommencer la lutte¹⁴.

- 6 Inversement, afin d'avoir le détail d'une bonne nouvelle, que lui apporte une dépêche elliptique venue de France, le 1^{er} septembre 1898 – « Dites immédiatement Beauchamp [Zola] victoire¹⁵ » – il prend sa bicyclette afin « d'acheter au prochain village des journaux de ce pays (...) ». Ainsi, comme il l'explique à son épouse Alexandrine, « Dès huit heures, j'ai deux journaux du pays dont je traduis les dépêches à coups de dictionnaire¹⁶ ». Puis, il complète ses informations le soir, entre six et sept heures, avec la presse française, notamment *Le Figaro*, *L'Aurore*, *Le Temps* ou encore *Le Cri de Paris*. Ainsi, se voit systématisée cette lecture binoculaire des événements : les grands suppléments du *Temps* « d'un si vif intérêt sur l'affaire Picquart » n'éliminent pas le déchiffrement fébrile et impatient du *Daily Chronicle* « avec ses deux immenses pages d'anglais¹⁷ », rapportant d'importantes révélations faites par Esterhazy, quand ce n'est pas l'*Observer* qui lui donne les arguments servant à modérer tels doutes d'Alexandrine : « (...) l'*Observer* de ce matin annonce que les conseillers de la Cour ont été prévenus officiellement que les audiences commenceraient bien le 29¹⁸ ». Ainsi, la presse franco-anglaise permet-elle à Zola de suivre le feuilleton de l'affaire Dreyfus : le bilinguisme de circonstance participe de l'intelligibilité des événements et de la corrélation des faits entre eux. C'est un bilinguisme lectural à fonction essentiellement cognitive, à savoir comparatif et interprétatif ; c'est aussi une ruse, un détour, pour construire un regard pondéré et raisonné.
- 7 Même si la langue anglaise sert massivement à déchiffrer la presse quotidienne, il faut croire que l'immersion culturelle et linguistique de Zola n'est pas aussi réduite, ainsi qu'il veut bien l'avouer dans ses lettres, au seul domaine journalistique. En seulement cinq mois de présence sur le sol britannique, l'écrivain est passé de la lecture de quelques romans de Stendhal et Balzac, relus en juillet 1898 lors de son arrivée en Angleterre, à celle du *Vicaire de Wakefield* (1766), d'Oliver Goldsmith, qu'il achète fin décembre 1898 dans le texte original : « (...) je me suis amusé à essayer d'en lire quelques pages, cette après-midi. Cela ne marche pas trop mal, bien que beaucoup de mots me manquent¹⁹ ». Et l'écrivain qui, quelques semaines plus tôt avait abandonné

son apprentissage par le manuel et la grammaire, ne renonce finalement pas à approfondir sa connaissance de l'anglais par les textes : « Je vais finir par lire cette langue assez couramment pour peu que la France me reste encore fermée pendant quelques mois²⁰ ». Par ailleurs, la relation pratique à la langue étrangère ne supprime pas complètement l'activité métalinguistique :

La grammaire anglaise que j'ai lue, non pour apprendre la langue, mais pour me rendre compte de ce qu'elle est. Ce que je pense de cette langue²¹.

Le bilinguisme scriptural épistolaire et littéraire : humour, amour et détour

- 8 Ce qui est assez remarquable, et même touchant, c'est la façon dont un exil politique vécu sur un mode plutôt dysphorique, chez un écrivain se disant facilement casanier, peu enclin à développer ses apprentissages formels en anglais, s'accompagne d'une forme d'hospitalité inversée par laquelle celui-ci finit par s'ouvrir à la langue et à la culture du pays qui l'accueille. D'un côté, on notera la pratique par laquelle l'épistolier introduit dans ses lettres des mots anglais au fil de son exil, jouant ainsi d'un bilinguisme humoristique qui sert la mise en scène d'un évènement local :

Viz [Vizetelly] est venu ce matin déjeuner avec moi. Nous avons fait ensuite une longue promenade, puis nous sommes allés voir, près de notre « chemist », deux maisons qui ont brûlé cette nuit. Beaucoup de monde regardait²².

Je n'oublie pas les « Kisses » de Lili (...) ²³.

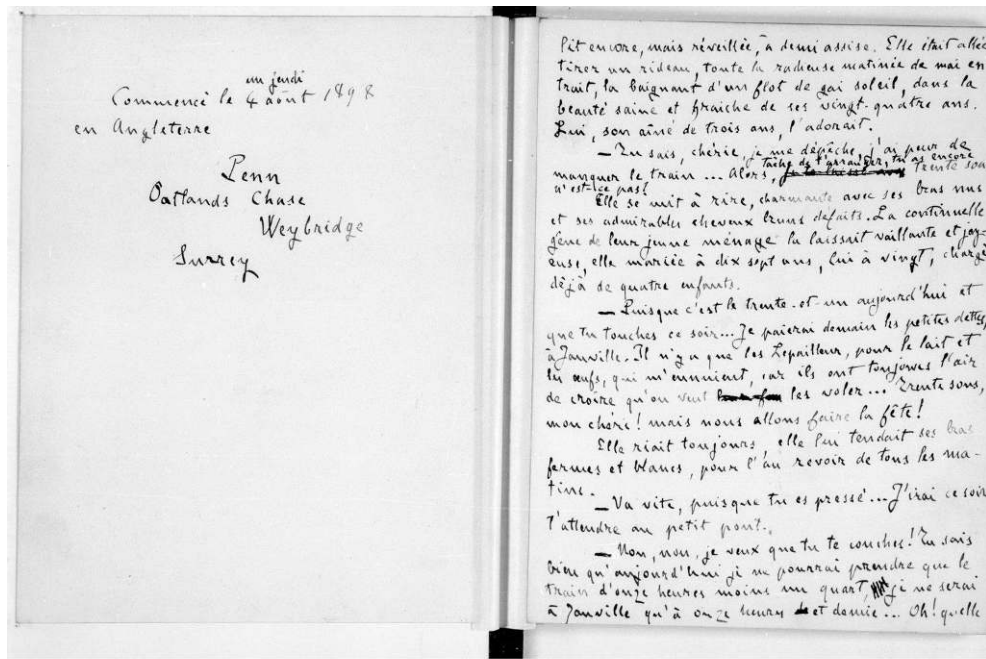
Je continue à me combler de cadeaux. Je me suis acheté une canne de « five shillings six », et j'ai fait emplette d'une paire de souliers et d'une paire de pantoufles (...) ²⁴.

- 9 On soulignera aussi comment l'écrivain, pourtant adepte de la bonne gastronomie française, qui peste contre « l'infecte » nourriture anglaise, n'en n'adresse pas moins, à l'occasion de Noël, « un pudding, fait par un pâtissier de la petite ville où [il] se trouve²⁵ », accompagné d'une note détaillée expliquant à Jeanne les bonnes manières culinaires de sa dégustation, une note qui pourrait aisément se trouver dans un dossier préparatoire de roman, dans la rubrique des « Renseignements divers », collationnant les documents humains qui donnent à l'œuvre réaliste sa vérité encyclopédique. Pourtant, Zola n'en reste ni à une relation fonctionnelle ni à une approche quelque peu cliché de la gastronomie anglaise. Étonnamment, la langue étrangère se loge dans l'intimité du couple et dans celle de la création, elle participe de la construction identitaire d'une histoire privée et d'une fiction en germe.
- 10 L'indiscrétion de Zola permet de connaître la date à laquelle Jeanne et lui ont partagé ensemble leur premier moment d'intimité amoureuse : ce fut le 11 décembre 1888, une date anniversaire, qui, dans l'exil, se fête à distance, comme le reste des dates importantes de la vie privée de l'écrivain. A deux reprises, Zola envoie à Jeanne une carte de vœux sentimentale. La première, portant l'inscription typique « Joyful Greetings » :
- A ma bien-aimée Jeanne, mille bons baisers du fond de mon exil, en souvenir du onze décembre 1888, et en remerciement de nos dix années d'heureux ménage, dont le lien a été pour jamais resserré par la venue de notre Denise et de notre Jacques. Angleterre, 11 déc. 1898²⁶.
- 11 A Noël, il lui adresse une seconde carte, au verso de laquelle sont imprimés ces vers de Shakespeare, extraits de *Périclès, prince de Tyr*, à la scène 4 de l'acte III :

My recompense is thanks / that's all / Yet my goodwill is great, / although the gift
is small!

- 12 À savoir, en français, « Je ne puis que vous rendre grâce, voilà tout. Ma reconnaissance est grande, quoiqu'elle puisse peu de chose. » Cette réplique prononcée par Thaisa à Cérémon, inscrite dans le discours bilingue de la carte de vœux, vient compléter la formule plus concise, et moins riche de sous-entendus liés au contexte difficile de la séparation et de la douleur, écrite en français : « Bonne Noël, à ma Jeanne adorée que j'embrasse de tout mon cœur. Angleterre, Décembre 1898. Emile Zola²⁷ ». L'écrivain adresse à sa bien-aimée un billet tout en contraste, festif et résigné à la fois, par la combinaison des deux langues qui construisent un cryptogramme, une sorte de rébus amoureux qui formule le dit et suggère le non-dit, comme l'avvers et le revers d'une même médaille. On pourrait spéculer encore davantage sur l'analogie entre la situation de Zola et celle du dirigeant d'Athènes : deux héros voyageurs, tel Ulysse, et un Périclès menacé de mort qui retrouve finalement sa famille et profite d'un bonheur bien mérité. Ce ne serait pas, au fil de cette correspondance d'exil, le seul indice d'une mythification de soi, tantôt christique et tantôt messianique, de la part de Zola.
- 13 Finissons en disant quelques mots de l'intimité créatrice lors de la genèse du roman que Zola rédigea totalement durant son exil : *Fécondité*. Dans sa modeste demeure, baptisée « Penn », dans cette cellule monacale sans décor, Zola retrouve ses débuts difficiles, quand effectivement, le mobilier littéraire du jeune auteur était réduit au minimum, une table, une chaise, une plume et un encrier. Souvenons-nous de *La Confession de Claude*, paru en 1865 :
- Va, pauvre petite table, lorsque la désespérance me touchera de son aile, je viendrai toujours m'asseoir devant toi et m'accouder sur la feuille blanche où mon rêve ne se fixe qu'après m'avoir rendu le sourire²⁸.
- 14 Dans le dénuement et dans l'exil, il faut retrouver cette énergie créatrice, qui consiste avant tout à tracer le périmètre du lieu d'écriture. D'abord, le territoire, que Zola localise précisément dans son journal personnel : « L'adresse exacte est : Penn, Oatlands Chase, Weybridge, Surrey. Wareham a loué au nom de M. Jean Beauchamp, pour quatre semaines, et tout va bien, je suis chez moi, je respire²⁹ ». La « plume » de l'écrivain, si l'on s'attache à la prononciation /pɛn/ du mot « Penn », puis « une chasse aux terres d'avoines » si l'on traduit littéralement « Oatlands Chase », où loge un M. Beau-champ. Voilà qui est plutôt signe de prospérité, de bon terreau. Ensuite, Zola fait le tour du locataire : une promenade, le 2 août, une grande boucle qui le conduit jusqu'à Walton, puis la gare, et le retour. Enfin, le tour plus circonscrit du terrain d'écriture dans la petite pièce : pendant quelques jours, il va tourner autour de son roman, comme Thésée cherchant l'entrée du labyrinthe. Ces rituels réalisés, la machine chauffe et les pages se noircissent, au point que Zola ne voit pas sa canne juste en face de ses yeux, à côté de sa table de travail. Est-ce vraiment parce que les objets se cachent pour nous éprouver ? On imagine plutôt un Zola totalement absorbé par son manuscrit et ses rêves. Sur le premier feuillet de son manuscrit, il date l'écriture et dispose les toponymes anglais comme distribués dans un cercle invisible, un enclos, une enceinte, un lieu de fécondité artistique et imaginaire qui l'éloigne des événements de l'affaire.

Manuscrit, premier feuillet.

Manuscrit de *Fécondité* d'E. Zola, FR. NOUV. ACQ., 10295, f°1, recto. (BnF)

- 15 Le 10 août, ce sont trente pages de son écriture ; le 11 il commence le deuxième chapitre ; le 13 il écrit : « Le souverain bien, le souverain bonheur, est d'être un libre écrivain ». Il écrit ainsi avec régularité jusqu'au 23 septembre, avant une interruption liée à la mort de Pin, son petit chien affectionné. Puis, il se reprend et conduit l'œuvre jusqu'à son terme :

Hier matin, samedi, j'ai fini *Fécondité*. J'avais commencé le roman, seul, le 4 août 98, et viens de le terminer, seul, le 27 mai 99. Il a mille six pages de mon écriture, ce qui fera environ six cent cinquante pages de mes volumes ordinaires³⁰.

- 16 Neuf mois pour écrire le roman de la fécondité : gestation organique et textuelle en totale osmose, dans un liquide amniotique qui se nomme l'exil. Par ailleurs, les transpositions symboliques ne manquent pas, pour peu qu'on accepte de jouer avec l'onomastique franco-anglaise : entre Beauchamp, le pseudonyme de Zola, et « Beauchêne », l'une des familles du roman, entre « oat », l'avoine, et la famille « Froment », c'est-à-dire « le blé tendre », entre « Beauchamp » et « Santerre », l'écrivain célibataire et décadent, sans descendance. Zola fait jouer entre eux le texte français et la toponymie anglaise autour d'un imaginaire de la terre. Quand, dans le roman, Mathieu Froment a l'idée de cultiver Chantebled, Lepailleux lui répond :

Mais, mon bon monsieur, vous êtes fou, excusez-moi de vous le dire ! ... Cultiver Chantebled, défricher ces pierrailles, s'embourber dans ces marécages ! Eh ! vous y enterrerrez des millions, sans y récolter un boisseau d'avoine³¹.

L'écrivain a ainsi tiré de la langue anglaise une fertilité littéraire énoncée dans la langue française, en jouant sur la toponymie, comme il a si souvent joué sur l'onomastique dans la série des *Rougon-Macquart*³².

- 17 Le cas de Zola n'est pas un cas de bilinguisme avéré, franc et systématique, même durant son exil anglais de presque une année, pendant l'affaire Dreyfus. Toutefois, l'affleurement d'un bilinguisme temporaire, autant fonctionnel que fictionnel, peut stimuler la curiosité des apprenants et la réflexion des enseignants qui visent à former

chez les élèves des compétences plurilingues : même dans une démarche qui n'est pas délibérément interculturelle, la relation de Zola à l'anglais montre qu'une langue possède, en dehors de la volonté même du locuteur, des frontières et de porosités qui engagent, en classe, à favoriser le choix pédagogique du décloisonnement linguistique, des interfaces qui mettent en contact un dedans et un dehors, qui complexifie la vision limitée d'une langue close sur elle-même, et qu'il existe par ailleurs, entre les langues naturelles, une économie des transferts, régulée par un locuteur dont l'identité plurilingue se construit dans la négociation de ces interférences, surtout dans un contexte de création littéraire en exil, où tous les jeux d'interlangues sont permis. Ainsi, pour une part, la rencontre des deux cultures et des deux langues, aura participé, à sa manière, à la création d'un troisième espace, imaginaire celui-ci, espace d'un entre-deux inventé et construit par la langue littéraire de *Fécondité*. Fait intéressant, le roman zolien de la nativité des Froment aura germé dans un lieu d'exil où l'écrivain, même assez brièvement, aura appris à se défamiliariser de sa langue natale.

NOTES

1. E. Zola, « Pages d'exil », *Œuvres complètes*, Paris, Édition Tchou, tome 14, p. 1151.
2. Sur ces questions d'interactions entre les langues en contexte littéraire, voir O. Anokhina (dir.), *Multilinguisme et créativité littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant / Paris, Harmattan, 2012.
3. Voir par exemple les concepts de « territorialité » et « d'assignation à résidence » développés par Ph. Hamon, les notions de cercle par A. Dezalay ou celles de « cadre » et « cadrage » des lieux par O. Lumbroso.
4. On pourra signaler le désir d'ailleurs autant chez Gervaise dans *L'Assommoir* pour échapper aux rumeurs du quartier, que chez Séverine et Jacques Lantier dans *La Bête humaine*, pour échapper à la situation d'adultère.
5. Pour une approche littéraire de l'exil, voir *Exil et Littérature*, J. Mounier (Ed.), ELLUG, Grenoble, 1986 et *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, J.-P. Morel et al. (Eds), Paris, PSN, 2010.
6. Pour une présentation détaillée de cette période, voir H. Mitterand, *Zola. L'honneur*. Tome III (1893-1902), Paris, Fayard, 2002 et A. Pagès, *Une Journée dans l'Affaire Dreyfus. 13 janvier 1898*, Paris, Perrin, 1998.
7. E. Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, B. Emile-Zola et A. Pagès (Eds), Paris, Gallimard, 2004, p. 207, lettre du 2 août 1898.
8. Ernest Vizetelly (1853-1922) fut le traducteur anglais de Zola à partir de 1891. Zola avait eu l'occasion de rencontrer son traducteur en septembre 1893 lors d'un premier voyage en Angleterre.
9. E. Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, *op.cit.*, p. 225.
10. *Ibid.*, p. 271.
11. « Pas un jour sans une ligne » : Zola avait fait inscrire cette devise sur le manteau de sa cheminée dans sa demeure de Médan.
12. E. Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, *op.cit.*, p. 277.
13. E. Zola, « Pages d'exil », *Œuvres complètes.*, Paris, Edition Tchou, tome 14, p. 1153.

14. *Ibid.*, p. 331.
 15. E. Zola, *Lettres à Alexandrine, 1876-1901*, B. Emile-Zola et A. Pagès (Eds), avec la collaboration de C. Grenaud-Tostain, S. Guermès, J.-S. Macke, J.-M. Pottier, Paris, Gallimard, 2014, p. 326. Cette dépêche du Dr J. Larat annonçait à Zola l'arrestation du colonel Henry qui se suicida lors de sa détention au Mont-Valérien.
 16. *Ibid.*, p. 332.
 17. *Ibid.*, p. 409.
 18. *Ibid.*, p. 497.
 19. *Ibid.*, p. 399.
 20. *Ibid.*, p. 399.
 21. E. Zola, « Pages d'exil », *op.cit.*, p. 1160.
 22. *Ibid.*, p. 406.
 23. *Ibid.*, p. 463.
 24. *Ibid.*, p. 471
 25. E. Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, *op.cit.*, p. 249.
 26. *Ibid.*, p. 246.
 27. *Ibid.*, p. 253.
 28. E. Zola, « La Confession de Claude », *Œuvres complètes*, Paris, Edition Tchou, tome 1, p. 15.
 29. E. Zola, « Pages d'exil », *Œuvres complètes*, Paris, Editions Tchou, tome 14, p. 1147.
 30. E. Zola, *Lettres à Alexandrine*, *op.cit.*, p. 505.
 31. E. Zola, *Fécondité*, présentation et notes par A. Pagès, Nouveau Monde Editions, Paris, tome 18, p. 139.
 32. Un exemple parmi tant d'autres : la famille « Quenu-Gradelle », charcutiers des Halles dans *Le Ventre de Paris*, dont le nom composé rappelle les termes « quenelle », « charnu », « gras », etc.
-

AUTEUR

OLIVIER LUMBROSO

Université Sorbonne Nouvelle, DILTEC